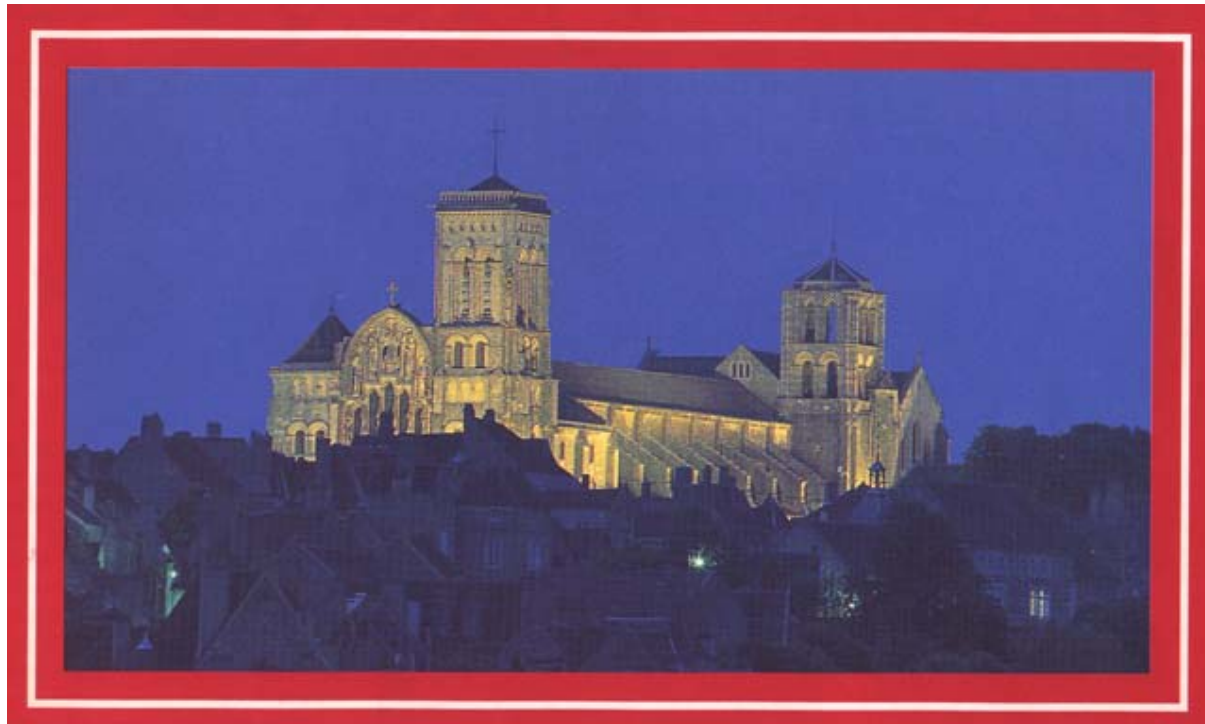


Vers Saint-Jacques de Compostelle en Bourgogne



La Légende de Saint-Jacques

L'histoire et la vie de Saint Jacques ont été, comme tous les récits hagiographiques, forgées et complétées au cours du Moyen-Âge pour asseoir l'authenticité d'un culte au succès croissant et de répondre aux questions des pèlerins curieux de mieux connaître ce saint qu'ils venaient honorer. Ce récit procède, en effet, à la fois du Nouveau Testament, de la tradition et surtout de la légende qui se fixe dans le *Codex Calixtinus* (guide du pèlerin) au XII^e Siècle. Puis dans la *Légende Dorée* au XIII^e Siècle.



Saint Jacques était l'un des douze apôtres du Christ, frère de Saint Jean l'évangéliste et fils de Zébédée et de Marie-Salomé, parfois considérée comme la sœur de la Vierge Marie. Dans le collège des apôtres, Jacques forme, avec Pierre et son frère Jean, un petit groupe privilégié, qui fut notamment témoin de l'agonie du Christ au

Jardin des oliviers. Après la mort du Christ, les apôtres se répartirent les différentes contrées à évangéliser et Jacques se rendit en Espagne, jusqu'en Galice. Mais, devant les difficultés rencontrées, il revint rapidement à Jérusalem. Là, il obtint de nombreuses conversions, dont celle du célèbre magicien Hermogène. En 43 ou 44 après

sur le chemin du supplice, il réalisa un dernier miracle en guérissant un paralytique. A cette vue Josias se convertit, ce qui lui valut d'être décapité avec Jacques. Le corps de l'apôtre, jeté sans sépulture, fut emporté par des disciples sur une barque miraculeusement conduite par la Providence jusqu'en Espagne, au port d'Iria Flavia (aujourd'hui Padrón) en Galice. Une fois à terre les disciples lui cherchèrent un lieu d'inhumation, mais se virent opposer le refus de la reine Lupa. Miraculeusement convertie, elle offrit son palais pour qu'il serve de tombeau.

Vers 800-813, après plusieurs siècles d'oubli, la sépulture est découverte par l'ermite Pelayo qui, instruit par un songe, en aurait identifié l'emplacement grâce à des lueurs dans la nuit, d'où le nom de Compostelle, *Campus stellarum* (champ des étoiles). Aussitôt, Théodomir, l'évêque d'Iria Flavia fait dégager le tombeau qui devient très vite l'objet d'un culte local, puis le but d'un pèlerinage en concurrence avec Rome et Jérusalem. A la demande d'Alphonse II, le roi des Asturies et de Galice, une église est érigée à Compostelle. A la fin du IX^e siècle, un nouveau sanctuaire, plus vaste, la remplace, consacré en 899.



1 - Sur le chemin de son supplice, Jacques, condamné à mort, baptise le scribe Josias. (vitrail musée municipal, Nevers)

2 - Portail, cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle



Développement du Pèlerinage

Très vite, le culte de saint Jacques acquiert une dimension européenne, car l'apôtre devient le symbole de la reconquête chrétienne de l'Espagne alors sous domination musulmane. Ainsi, Compostelle, aidé par la toute puissante abbaye bourguignonne de Cluny, joue un rôle de plus en plus important dans la propagande pour la reconquête contre les Maures.

A partir du XI^e siècle, grâce aux divers recueils de légendes qui se répandent à travers tout l'ouest de l'Occident et qui font connaître le tombeau présumé de saint Jacques,

un nombre croissant de pèlerins, issus de toutes les couches sociales, afflue vers Compostelle, tissant à travers l'Europe un réseau de relations d'ordre sacré.

La période de splendeur du pèlerinage compostellan se situe aux XIII^e, XVI^e et XV^e siècles. Malgré les troubles politiques et les guerres qui rendaient les routes peu sûres, des croyants venus de toutes les contrées d'Europe se pressent au grand sanctuaire espagnol. Peu à peu, saint Jacques acquiert une popularité telle que son aide est invoquée en toutes circonstances ; et, partout en Europe, d'innombrables églises, chapelles, hôtels-Dieu, guides de métiers, confréries et autres institutions se placent sous son vocable et sa protection. Les pèlerins, pour se distinguer des pèlerins de Rome ou de Jérusalem prennent le nom de Jacquets.

Mais, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, le protestantisme et les guerres de religion portent un coup très dur au pèlerinage. Les partisans de la Réforme, comme les milieux humanistes, sont hostiles à tout ce qu'il contient de crédulité, de légendes et de facilité. Sa réputation est également ternie par toutes sortes de vagabonds, appelés « coquillards » qui se cachent sous le traditionnel habit du pèlerin de saint Jacques, utilisé comme sauf-conduit.

Cependant, les XVII^e et XVIII^e siècles connaissent un renouveau en faveur de saint Jacques, sans toutefois retrouver l'élan du Moyen Age. Le XIX^e siècle l'oublie malgré la reconnaissance par le Saint-Siège en 1884 de l'authenticité des reliques de saint Jacques, redécouvertes à l'occasion des fouilles.

Il faut attendre la fin du XX^e siècle, pour observer une nette renaissance du pèlerinage à Compostelle. En effet, depuis quelque décennies, des hommes cherchent à renouer avec l'une des plus anciennes traditions de l'occident médiéval. Qu'ils soient chrétiens, amateurs d'art, touristes ou randonneurs, tous, à leur façon, se laissent guider, comme les millions de pèlerins qui les ont précédés pendant près de dix siècles, sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle. Aujourd'hui comme hier, à travers toute l'Europe, fleurissent des confréries de pèlerins où les anciens se retrouvent avec la complicité d'une même expérience vécue, pour prolonger ensemble ce merveilleux voyage ou plus simplement initier de nouveaux candidats au départ.

* *La légende de Saint-Jacques, verrière du chœur vers 1225-1250 Cathédrale Saint-Etienne, Auxerre)*

De multiples Itinéraires à Travers L'Europe

Pour retrouver les itinéraires suivis par les pèlerins d'autrefois, il faut se référer au premier ouvrage rédigé à leur usage, le fameux « Guide du Pèlerin », daté des années 1140, qui est le cinquième livre du livre de saint Jacques (ou *Codex Calixtinus*). Quatre grandes routes y sont indiquées qui portent le nom du lieu de rassemblement des pèlerins ; la route de Tours, dite aussi de Paris ou *via turonensis*, la route d'Arles ou *via tolosana*, la route du Puy ou *via podensis*, et la route de Vézelay ou *via lemovicensis* (limousine). Chacun de ces lieux est lui-même le siège d'un pèlerinage de renom. Les autres étapes données par ce même guide sont également, sauf exceptions rarissimes, des sièges de pèlerinages réputés et fréquentés. Ces différents sanctuaires sont autant de points de repères et de haltes nécessaires qui, tel un chemin de croix, structurent la route des pèlerins de Saint-Jacques et confèrent à cette longue marche son caractère d'acte de foi et de méditation.



Les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle sont donc en réalité un faisceau d'itinéraires convergeant en direction de l'Espagne et jalonnés par des sanctuaires de pèlerinage de plus ou moins grande renommée. Ces routes ne sont bien sûr pas exclusivement réservées aux pèlerins qui utilisent, pour rallier les différents sanctuaires la voirie existante (voies romaines,

grands chemins ferrés, « drailles » de transhumance, itinéraires commerciaux...) qui leur offrent des garanties de sécurité et d'assistance. Mais, pour des raisons économiques, politiques ou religieuses, ces chemins ont varié au cours des siècles, complétant ou modifiant le réseau. C'est ainsi que les plus fréquentés et les plus durables d'entre eux, souvent à proximité d'un lieu de rassemblement important ont pris et parfois conservé, par tradition orale, le nom de « chemin des pèlerins de Saint-Jacques ». A Joigny, dans l'Yonne, les coteaux qui surplombent la route de Paris, au nord-est, sont dits « Vignoble de la Côte Saint-Jacques ». En effet, en ce lieu, la voie lactée, constellation qui passe pour indiquer la direction de Saint-Jacques-de-Compostelle, semble partir du sommet de cette côte et tracer dans les cieux leur chemin aux pèlerins. Ce vignoble produisait un célèbre vin gris, dit de la Côte Saint-Jacques. Aujourd'hui, on peut encore le déguster, sous l'appellation Bourgogne Côte Saint-Jacques. En Côte-d'Or, le chemin entre Ampilly-le-Sec et Coulmier-le-Sec, si fréquenté par les pèlerins, portait aussi le nom de « chemin de Saint-Jacques ».

Les pèlerins d'aujourd'hui éprouvent parfois quelques difficultés à utiliser ces itinéraires historiques. Circulation intense sur les routes nationales, présence d'autoroutes, remembrement agricole, extension urbaine, chemins privatisés sont autant de facteurs qui rendent les anciennes voies impraticables ou inadéquates à l'esprit du pèlerinage, ce dernier ne serait-il que touristique.

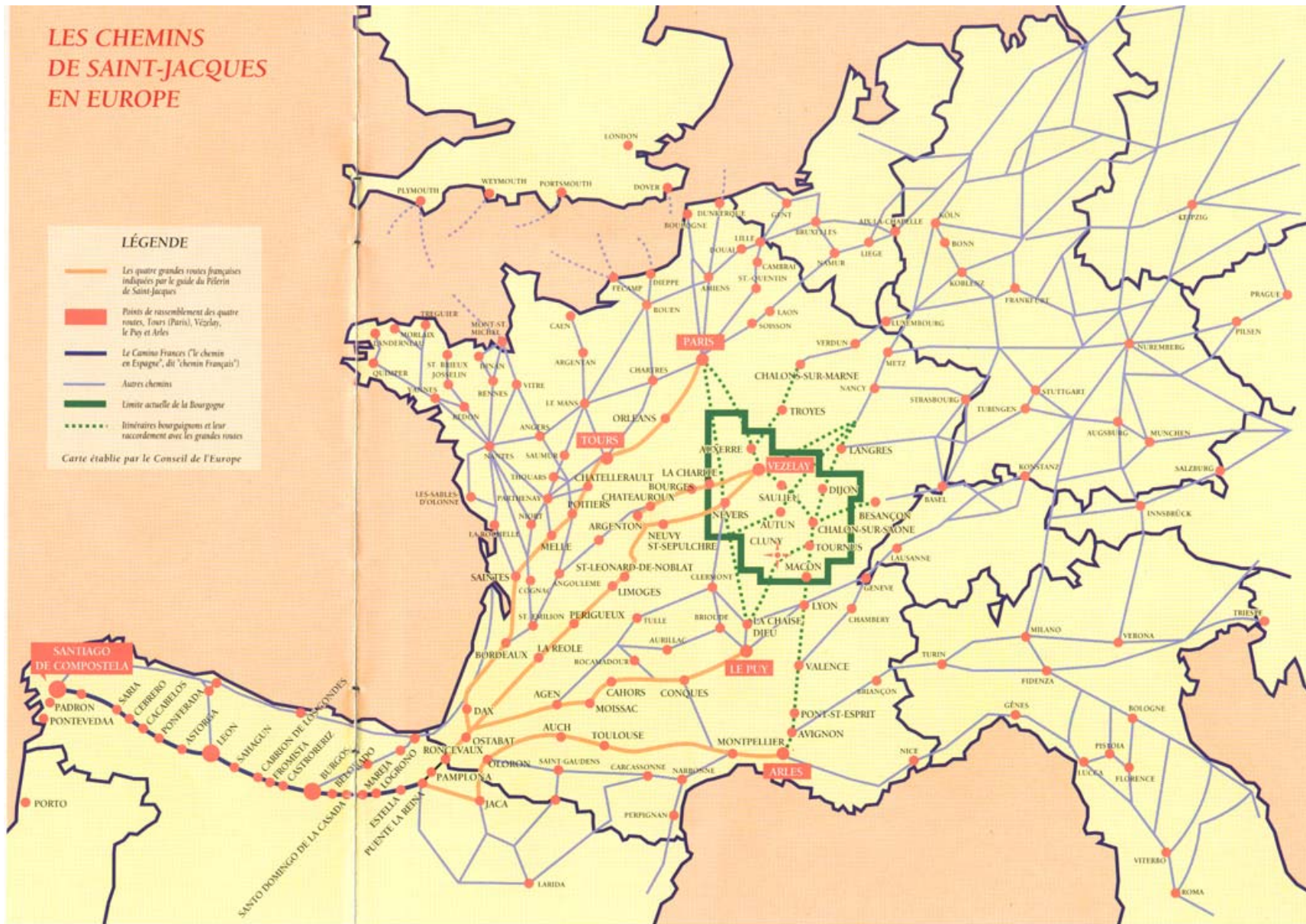
* A l'entrée nord de Coulmier-le-Sec (21), la croix Saint-Jacques sur le grand chemin, non loin d'une chapelle Saint-Jacques aujourd'hui disparue, rappelle le passage des nombreux pèlerins qui, en provenance du nord, empruntèrent cette route.

LES CHEMINS DE SAINT-JACQUES EN EUROPE

LÉGENDE

- Les quatre grandes routes françaises indiquées par le guide du Pèlerin de Saint-Jacques
- Points de rassemblement des quatre routes, Tours (Paris), Vézelay, Le Puy et Arles
- Le Camino Francés ('Le chemin en Espagne', dit 'chemin français')
- Autres chemins
- Limite actuelle de la Bourgogne
- - - Itinéraires bourguignons et leur raccordement avec les grandes routes

Carte établie par le Conseil de l'Europe



La Bourgogne, Carrefour des Routes vers Compostelle

En raison de sa position géographique et de son relief facile, la Bourgogne constitue un des grands carrefours des routes vers Compostelle. Cette vocation de terre de passage, affirmée dès la plus haute Antiquité avec la route de l'étain, complétée et développée par les Romains, se perpétue au Moyen Age avec la création de grands axes de circulation reliant entre eux foires ou sanctuaires. Les chemins drainaient les nombreux pèlerins de Saint-Jacques en provenance d'Ile-de-France, de Picardie, d'Artois, des Ardennes, de Champagne, d'Alsace, de Lorraine, des Vosges, et de bien plus loin encore, d'Allemagne, de Pologne, de Bohème, des Pays-Bas, de Norvège. Les pèlerins du nord cherchaient à rejoindre Vézelay, point de ralliement et de départ de la route limousine, d'autres venus de l'est tentaient plutôt de gagner la route d'Arles par la vallée de la Saône ou la route du Puy en passant plus à l'ouest.



Le réseau des chemins de Saint-Jacques en Bourgogne constitue donc une véritable toile d'araignée qui laisse aux pèlerins de nombreuses

possibilités de cheminement, dont voici les principales.

Tout d'abord, pour se rendre à Vézelay, les pèlerins, qui en venant de Paris, passaient par Sens et Joigny et en venant de Troyes, passaient par Saint-Florentin, gagnaient Auxerre puis Vermenton, Bessy, Asquins et Vézelay. Pour

Le vignoble de la côte Saint-Jacques à Joigny, dont le nom témoigne du passage de très nombreux pèlerins sur cette route.

ceux qui venaient du nord-est, un important itinéraire passait par Châtillon-sur-Seine, Ampilly, Coulmier-le-Sec, Montbard, Moutiers-Saint-Jean, Montréal, Avallon et Vézelay.



De Vézelay, trois possibilités s'offraient : traverser la Loire à la Charité, en passant par Clamecy et Varzy, traverser la Loire à Nevers en passant par Lormes et Corbigny (il existe un chemin parallèle par Nolay et Prémery) ou, enfin, quitter la voie limousine et gagner la vallée de la Saône à Chalon

en passant par Quarré-les-Tombes, Saulieu, Arnay-le-Duc et suivre ensuite par Tournus, Mâcon ou Cluny en direction de Lyon.

Pour les pèlerins venus de l'est, pour lesquels Vézelay constitue un réel détour, d'autres itinéraires existaient qui permettaient de gagner soit la route d'Arles, soit la route du Puy. Pour gagner la route d'Arles, ils passaient par Dijon, Gevrey-Chambertin, Nuits-Saint-Georges, Beaune, Pommard, Chagny, Chalon, Tournus et Mâcon ou Cluny. Ceux qui venaient de Besançon ralliaient cette route



2 - Clos de vigne (Gevrey-Chambertin)
3 - Croix Saint-Jacques, Jaulges (89)

directement à hauteur de Chalon-Sur-Saône. Pour gagner la route du Puy, l'itinéraire passait par Aignay-le-Duc, Saint-Seine-l'Abbaye, Villotte-Sur-Ource, Verrey-Sous-Dree, Civry, Arnay-le-Duc, Issy-l'évêque et Bourbon-Lancy. En plus de ces grands axes il existait une multitude d'itinéraires secondaires détaillés sur la carte.

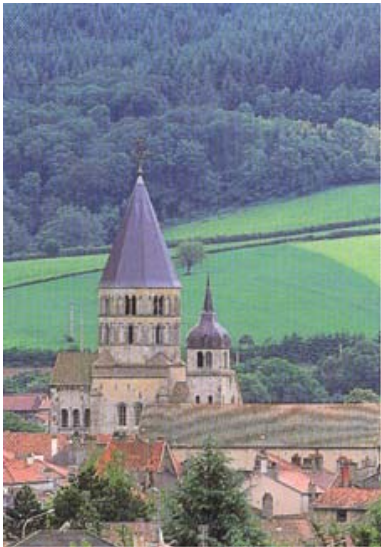
A l'heure européenne la Bourgogne retrouve et dynamise sa vocation de « carrefour des routes de l'Europe », cette Europe dont le pèlerinage de Compostelle a illustré l'un des moments privilégiés.



L'Abbaye de Cluny

Promoteur et organisateur du pèlerinage

Le succès du pèlerinage s'explique certes par la foi des hommes du Moyen Age, mais aussi par une volonté politique : la reconquête des royaumes du Nord de l'Espagne, alors sous la domination des Maures, reconquête à laquelle la papauté et les abbés de Cluny prirent une part importante. L'Espagne est alors considérée, face au monde musulman, comme un avant-poste de la chrétienté qu'il faut libérer des Infidèles et rendre au Christ. Ainsi, vers 1015-1030, le chroniqueur clunisien Raoul Glaber émit le premier l'idée que l'on pouvait gagner la palme du martyr en luttant contre les Sarrasins.



Cette réflexion devient très vite une idée forte. Cluny se fait alors le champion de la guerre sainte en Espagne, appelant les seigneurs français à venir combattre. Saint Hugues, le grand abbé de Cluny de 1049 à 1109, contrairement à ses contemporains, ne soutient pas la croisade en Terre Sainte, mais incite plutôt à lutter en Espagne. Hugues I, duc de Bourgogne y conduit deux glorieuses expéditions vers 1076, puis se fait moine à Cluny. Les seigneurs bourguignons sont nombreux à combattre, tant et si bien qu'Henri et Raymond de Bourgogne, cousins, épousèrent des filles du roi de

Castille et d'Aragon, fondant des dynasties en Espagne et au Portugal.



Au-delà des combats et des mariages, il s'agit également de placer des moines clunisiens en Espagne, dans les abbayes et les évêchés. En 1090, saint

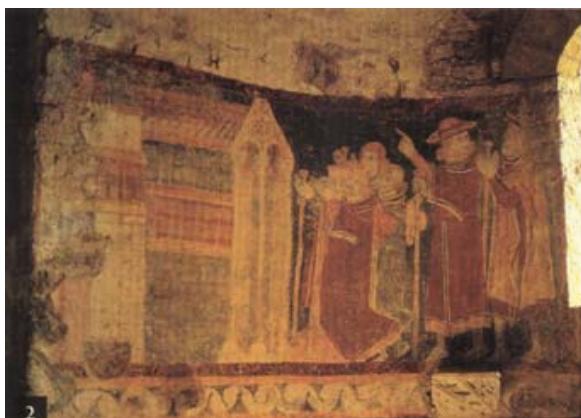
Hugues, se rend en Espagne et place Bernard de Sidérac à la tête du couvent de Sahagún. Par ce même réseau de relations hispano-bourguignonnes, Dalmace, moine clunisien, grâce à l'appui de Raymond de Bourgogne, comte de Galice, est élu évêque d'Iria Flavia, le port où accosta la barque miraculeuse transportant le corps de saint Jacques. En 1095, il obtient du pape Urbain II, un ancien prieur de Cluny, que son siège épiscopal soit transféré à Compostelle. Cette décision fut prise à Cluny même, lors de la visite du pape à l'occasion de la consécration d'un autel à saint Jacques dans la nouvelle église abbatiale que construisait saint Hugues.

Enfin, Guy de Bourgogne, frère de Raymond de Bourgogne, est élu pape en 1109, sous le nom de Calixte II. C'est lui qui en 1120 canonise saint Hugues et qui, la même année, érige Compostelle en archevêché. C'est pour cette raison et pour donner plus de crédit à l'ouvrage, que les auteurs du Livre de Saint-Jacques composèrent une fausse lettre,

1 – Portail du Jugement Dernier : le pèlerin de Saint-Jacques, reconnaissable à la coquille sur sa besace, précède le pèlerin de Jérusalem dans la cohorte des ressuscités (cathédrale Saint-Lazare, Autun).

2 – Fresque représentant l'arrivée d'un pèlerin devant une église (Brancion, 71)

dite dans ce cas apocryphe, la signèrent de son nom et la placèrent en tête du recueil. Aussi, ce livre est-il souvent désigné sous le nom de *Codex Calixtinus*. Le souvenir de ce pape bourguignon est ainsi devenu inséparable du pèlerinage de Compostelle.



Cluny comprend également très vite la nécessité d'organiser et de faciliter le voyage des pèlerins. En effet, le pèlerinage de masse, qui devient à partir du XII^e siècle une importante composante de la vie spirituelle,

nécessite la multiplication des commodités le long des routes. Lieux d'accueil, chemins et ponts sont construits et entretenus. Les abbayes clunisiennes en tout premier lieu, mais aussi bien d'autres autorités et institutions religieuses, tant séculières que régulières, favorisent ces aménagements.

Ce réseau de relations privilégiées qui se tisse entre Cluny et l'Espagne explique les échanges et les influences qui se font sentir dans le domaine artistique, tant par les thèmes iconographiques, que les détails décoratifs ou les plans des édifices religieux. Tout ceci contribue à expliquer la forte proportion de pèlerins français et les échanges culturels et artistiques entre les deux pays et plus particulièrement avec la Bourgogne.

2 – Fresque représentant l'arrivée d'un pèlerin devant une église (église de Brançon, 71)

L'abbaye de Cluny occupe donc une place prépondérante dans le développement et l'organisation de ce pèlerinage. Aussi le pèlerin d'aujourd'hui ne manquera-t-il pas de faire un détour pour admirer les vestiges d'un édifice qui fut, jusqu'à sa destruction au XIX^e siècle, la plus grande église de la chrétienté après Saint Pierre de Rome.



Le costume de Jean Juillet, pèlerin de Saint-Jacques en 1733

Le costume du pèlerin bourguignon Jean Juillet est un des rares exemples qui, de façon émouvante et tangible, évoque le souvenir de nombreux pèlerins restés si souvent anonymes.

A l'âge de 29 ans, ce vigneron, originaire du village de Jambles (situé à 10 km à l'ouest de Chalon-sur-Saône), décide de se rendre à Compostelle avec deux compagnons. Partis le 29 mars 1733, ils reviennent le 2 juin, d'après leur carnet de route. Tous trois se font recevoir à la confrérie Saint-Jacques de Chalon-sur-Saône. Jean Juillet aurait pu rester dans l'anonymat de la foule des pèlerins, si sa famille n'avait conservé jusqu'à aujourd'hui son costume de pèlerin, au lieu de l'enterrer avec lui comme l'aurait voulu la tradition. L'équipement est complet : un camail ou mantelet de cuir recouvert de coquilles ; un chapeau tricorne sur lequel sont accrochées des enseignes, achetées à Compostelle et en cours de route, qui montrent bien l'importance de l'imagerie populaire ; un chapelet de bois ; une écuelle, une cuillère de bois ; une gourde légère ; et, dans un étui métallique, les pièces d'identité et lettres de recommandation nécessaires pour se déplacer, toutes soigneusement visées à chaque étape.

Vézelay

Point de départ d'une des autres routes vers Compostelle

Vézelay, haut-lieu de pèlerinage

Vézelay, village situé au nord du Morvan, haut lieu de pèlerinage, est le point de départ de l'une des quatre routes vers Compostelle, conseillées par le Guide du pèlerin.



Vers 858-859, Girart de Roussillon fonde sur son domaine de Vézelay une abbaye, consacrée à saint Pierre et saint Paul, qu'il établit dans la vallée de la Cure à Saint-Père-Sous-Vézelay. En 887, pour la protéger des attaques des Normands, l'abbaye est déplacée sur la colline voisine de Vézelay.

L'arrivée des reliques de sainte Marie-Madeleine auxquelles l'abbaye doit sa richesse et sa notoriété, demeure assez mystérieuse. Elles auraient été volées par un moine, nommé Badillon, à Aix-en-Provence. Authentifiées dès le XI^e siècle par la papauté, les reliques de la sainte à Vézelay attirent rapidement une foule de pèlerins, au détriment du sanctuaire d'Aix. Le guide du pèlerin de saint Jacques mentionne que « les fautes y sont, pour l'amour de la sainte, remises par Dieu aux pêcheurs, la vue est rendue aux aveugles, la langue des muets se délie, les boiteux se redressent, les possédés sont délivrés, et d'ineffables bienfaits sont accordés à beaucoup de fidèles ».

Vue générale de Vézelay

1 - Le grand tympan de la basilique de Vézelay



La renommée du lieu est telle qu'en 1146, à la demande du roi Louis VII et du pape Eugène II, Bernard de Clairvaux (saint Bernard) y prêche la deuxième croisade.

Entre le XI^e et le XIII^e siècle, le monastère s'enrichit considérablement avec

le passage des pèlerins. Une monnaie interne est même délivrée par le trésorier de l'abbaye en échange de monnaies courantes : un jeton sur lequel est représentée sur les deux faces une pyxide (un coffret) entourée de larmes d'argent, rappelant les armoiries de l'abbaye. A Vézelay et dans les alentours tout est organisé pour faciliter l'accueil des pèlerins. Mais la foule est parfois si considérable qu'il est difficile de loger tout le monde, au grand mécontentement de la population du bourg qui, selon l'ordre de l'abbaye est censée le faire gratuitement. Un peu partout des hébergements sont ouverts aux pèlerins, souvent en sous-sol des maisons, comme en témoignent encore aujourd'hui certaines grandes caves voûtées. Dans le haut de la rue principale qui monte vers la basilique, à gauche, une ancienne maison porte encore au-dessus de la porte une coquille Saint-Jacques, sculptée dans la pierre.

Une église de pèlerinage

L'église abbatiale qui, en raison de son plan, avec déambulatoire et narthex, appartient à la catégorie des « églises de pèlerinage » pouvait également accueillir la foule des pèlerins. En effet, dès 1096, l'abbé Artaud, devant l'exiguïté du chœur carolingien, décide la construction d'un nouveau chœur à déambulatoire, vaste couloir de ceinture qui facilite la circulation de la foule. Puis en 1120, un terrible incendie, survenu le jour de la Sainte-Madeleine, ravage la nef carolingienne, faisant de nombreuses victimes. Aussitôt la construction d'une nouvelle nef (celle que nous connaissons) est entreprise, qui s'achève en 1140. Cinq ans plus tard, lui est adjoint un narthex, gigantesque « vestibule » qui augmente sa capacité d'accueil. En 1185, l'abbé Girard d'Arcy remplace le chœur roman d'Artaud par le chœur gothique actuel, toujours avec déambulatoire.

Asquins, première station avant Vézelay



Devant l'affluence des pèlerins, un premier point d'accueil était organisé, à moins de deux kilomètres au nord, dans le village d'Asquins. Dès le IX^e siècle, un prieuré y fut fondé, uni à l'abbaye de Vézelay. Le nom de « moustier » qui, aujourd'hui encore désigne le tertre où se situe l'église, confirme la véracité de cette antique fondation disparue rapidement. En 1132 une nouvelle église fut consacrée par l'évêque d'Autun, Etienne de Bagé, sous le nom de *Ecclesia peregrinorum*, église des pèlerins, et placée sous la protection de saint Jacques. Cette église dont la façade principale, le clocher et une partie du chœur ont été

reconstruits à partir de 1762, ne porte plus de trace de sculpture médiévale évoquant le pèlerinage.

Asquins est également étroitement lié au pèlerinage de Compostelle, puisque la tradition voulait que le moine poitevin Aimery Picaud, auteur du célèbre Livre de saint-Jacques qui comprend le « Guide du pèlerin », s'y soit installé vers 1135 pour rédiger son ouvrage. Pour preuve, il apparaîtrait dans les textes sous le surnom d'Olivier d'Asquins et serait parti en 1139-1140 à Compostelle pour faire hommage de son livre à l'apôtre et célèbre sanctuaire.



L'église d'Asquins conserve un superbe buste-reliquaire de saint Jacques. Conservé dans l'église d'Asquins, ce buste est un bois polychrome du XVI^e siècle de facture italienne. Saint Jacques est représenté nu-tête avec dans le dos un chapeau à large bord timbré d'une coquille ; sur ses épaules sont fixés en miniature, à gauche, deux bourdons entrecroisés et, à droite, une besace ; la porte du reliquaire est située au milieu du buste. Restauré grâce à la municipalité il est représenté au public dans l'église, dans la chapelle Saint-Vincent.

Rien ne permet de savoir si la relique elle-même, aujourd'hui disparue, était déjà conservée à Asquins lors de la consécration de l'église en 1132 ou si elle a été

1 - Buste reliquaire de Saint-Jacques, bois polychrome, fin XVI^e siècle (église d'Asquins)

3 - Vue générale d'Asquins

acquise postérieurement, peut-être au XVI^e siècle avec le buste reliquaire, dont la provenance reste d'ailleurs complètement inconnue : don des habitants, d'un pèlerin...

L'église d'Asquins abritait autrefois une autre statue de Saint-Jacques signée « D. Lebesgue ». Enterrée dans le cimetière au moment des troubles révolutionnaires, elle a été retrouvée en 1904 pour disparaître de nouveau en 1924, lors de la vente du presbytère.



On peut également voir dans cette église un vitrail du XIX^e siècle qui représente Saint-Jacques apôtre, avec les attributs traditionnels du pèlerin, bourdon (bâton), gourde, coquille et chapeau, qui témoigne, même tardivement, de l'importance du culte de ce saint.

Un pré, autrefois dénommé « Pré des Pèlerins », existe toujours au centre du village en contre-bas de l'église. Il était destiné à recevoir les montures des pèlerins, ânes ou chevaux, le temps de leur passage.

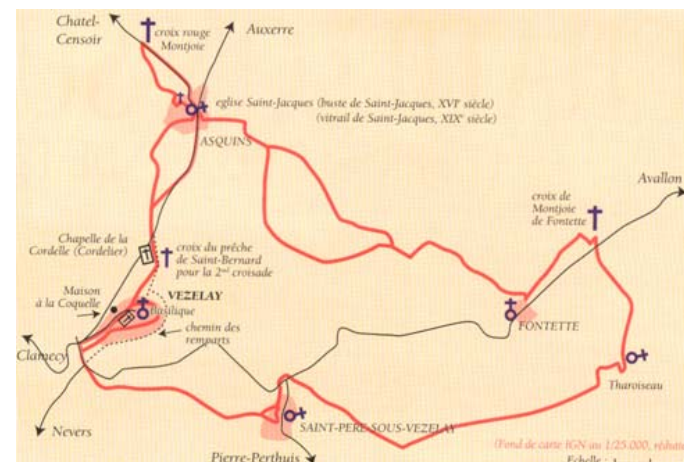
Les Croix de Montjoie autour de Vézelay et Asquins

La Montjoie est un point élevé, marqué généralement d'une croix, d'où le pèlerin aperçoit pour la première fois le sanctuaire lors de son arrivée et le contemple une dernière fois en s'éloignant.



Pour l'abbaye de Vézelay, il existe deux croix de Montjoie, une au nord, une à l'est. De celle du nord, située sur le plateau, à l'ouest de la grande route

Auxerre-Vézelay, sur le vieux chemin vers le village de Brosse, ne subsiste d'ancien que le socle en pierre.



La croix actuelle, en bois peinte en blanc est récente ; elle est située au centre de trois tilleuls plantés au siècle dernier. L'autre Montjoie qui est située à l'est de Vézelay sur la route venant d'Avallon, à Fontette, sur la commune de Saint-Père-Sous-Vézelay, est une croix en pierre du XVIII^e siècle.

La fin d'un pèlerinage ?

En 1295, la bulle pontificale, qui confirmait l'authenticité des reliques de Marie-Madeleine conservées à saint-Maximin en Provence au détriment de celles de Vézelay, devait porter un coup fatal à l'abbaye comme centre de pèlerinage.

Son déclin commençait. Vézelay a pu, malgré tout, demeurer dans la mémoire des pèlerins de saint Jacques comme le point de départ incontesté d'un des quatre itinéraires français vers Compostelle. Et, il n'est pas rare aujourd'hui encore que d'authentiques pèlerins, sac au dos et bâton en main, choisissent Vézelay comme point de départ ou comme étape de leur pèlerinage.

Châtillon-sur-Seine

Le miracle du « pendu dépendu »



La dévotion à saint Jacques et le pèlerinage ont donné lieu à un grand nombre d'illustrations représentant notamment les miracles réalisés par le saint après sa mort. Celui du « Pendu dépendu » est de loin le plus connu et le plus célèbre. Représenté dès le XIII^e siècle, ce thème émotionnel encore en vigueur au XVIII^e siècle, est celui qui semble avoir le plus frappé l'imaginaire des pèlerins.

La plus belle représentation en Bourgogne de ce miracle est celle d'un vitrail du XVI^e siècle de l'église Saint-Nicolas de Châtillon-sur-Seine. L'histoire, racontée ici en six scènes de trois panneaux chacune, avec des commentaires écrits tels une bande dessinée, est la version qui s'est fixée à la fin du XV^e siècle et situe l'action en Espagne à Santo Domingo de la Calzada. Un père, une mère et leur fils, fort joli garçon, partent en pèlerinage à Compostelle. En route, ils s'arrêtent dans une auberge. La servante de l'aubergiste, voyant qu'elle ne pouvait séduire le vertueux jeune homme, cacha un gobelet d'argent dans son sac pour se venger. Accusé de vol, le fils est arrêté et pendu, tandis que les parents continuent leur pèlerinage. A leur retour, ils vont saluer le corps de leur infortuné fils et découvrent avec stupeur qu'il vit encore. Saint Jacques l'avait soutenu et réconforté durant tout ce temps. Les parents courent alors chez le bailli pour lui annoncer le miracle. Ce dernier, sceptique, déclare qu'il ne croira l'histoire que si la poule et le coq, en

train de rôtir dans la cheminée se mettent à chanter. A cet instant, les deux animaux sortent du feu et se font entendre. Le jeune homme fut délivré et la servante pendue à sa place.

Le donateur de ce vitrail à l'église Saint-Nicolas de Châtillon-sur-Seine reste inconnu. Cependant, les armoiries figurées au centre de la quatrième scène sont peut-être les siennes : pèlerin de saint-Jacques, riche bourgeois ou changeur ? On ne sait. Toujours est-il que ce vitrail devait être remarqué par les pèlerins de Compostelle relativement nombreux à passer par cette ville.

1 – Le miracle du pendu dépendu raconté en cinq scènes de trois panneaux chacun, dans un vitrail du XVI^e siècle de l'église Saint-Nicolas de Châtillon-sur-Seine :

« Comment le père et la mère et l'enfant partirent pour aller à Saint Jacques et demandèrent à loger à l'hôte.

Comment la chambrière mit la tasse en la mallette de l'enfant.

*Comment le père et la mère trouvèrent l'enfant pendu à la justice * qui n'était pas mort.*

Comment miraculeusement, le coq chanta en l'hastre, par devant le juge.

*Comment l'enfant fut miraculeusement dépendu de la justice *. »*

(le mot justice est utilisé dans le sens de potence)*



1



Les confréries d'anciens pèlerins en Bourgogne

Etre pèlerin de saint-Jacques, outre la certitude d'accéder au paradis, donne un statut particulier. Aussi, les anciens éprouvent-ils le besoin de se regrouper en confrérie, une manière d'affirmer leur différence, de partager une même expérience et de continuer à honorer le saint après le retour de pèlerinage. Les confréries de pèlerins de saint-Jacques sont relativement nombreuses en Bourgogne, notamment dans les villes où le nombre des anciens jacquets était suffisamment élevé ; on en retrouve à Sens, Auxerre, Chalon-sur-Saône, Clamecy...il semble d'ailleurs que le pèlerinage de Compostelle soit le seul à avoir généré autant de confréries d'anciens pèlerins.

Les confréries de saint-Jacques ne sont néanmoins pas, ou plus toujours, toutes des confréries d'anciens pèlerins, mais parfois de simples confréries de dévotion ou de métier placées sous la protection de saint Jacques. La confrérie de Nuits-saint-Georges, par exemple, faute d'anciens pèlerins, s'est peu à peu transformée en simple confrérie de dévotion, dont les membres devaient juste se prénommer Jacques.

Les confréries de pèlerins nous sont connues grâce à leurs registres, dont le plus complet en Bourgogne est celui de la confrérie de Chalon-sur-Saône. Ces registres contiennent les statuts de la confrérie, le déroulement de la fête de la saint-Jacques, le nom et le métier de chacun des confrères, les legs faits par les membres, l'inventaire des biens de la confrérie.

Commencé en 1593 et achevé en 1803, avec la disparition de la confrérie, le registre de la confrérie de Chalon-sur-Saône s'ouvre sur une enluminure représentant, au centre, saint-Jacques en habit de pèlerin tenant le livre, à sa droite Louis Trouhé, donateur du registre, marchand de poissons et maître pêcheur, reconnaissable à son blason à deux rames et à sa gauche Benoist Monnet, notaire royal. Tous deux agenouillés ont revêtu, par dessus leur costume, leur habit de pèlerin de Saint-Jacques. Registre de la confrérie de Chalon-sur-Saône, archives départementales de Saône-et-Loire.

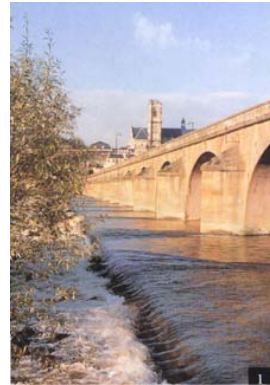
Les Ponts de Loire

Une étape difficile pour les pèlerins

Pour traverser la Loire, les pèlerins, qui suivaient la route de Vézelay, avaient deux possibilités : Nevers ou La Charité. Mais, franchir un fleuve, surtout celui-ci, a toujours constitué une épreuve difficile, susceptible de faire échouer un pèlerinage. Aujourd'hui, l'automobiliste qui emprunte sans même s'en apercevoir ces gigantesques ponts, traverse le plus aisément du monde des passages considérés autrefois comme redoutables. En effet, tout au long du Moyen Age, on ne cesse de reconstruire les ponts qui, le plus souvent en bois, plus rarement en pierre, à peine achevés, sont enlevés par une crue ou détruits par le feu. Des passeurs à bac, substitués peu fiables avec lesquels le pèlerin n'est jamais sûr de ne pas se faire escroquer ou, même, de chavirer et de se noyer, proposent alors leurs services moyennant finance. Les prix sont parfois exorbitants. Aussi, faut-il attendre la seconde moitié du XVIII^e siècle et les travaux des premiers grands ingénieurs des Ponts et Chaussées pour voir apparaître des ouvrages de grande envergure capables de résister aux crues et le XIX^e siècle pour les voir se généraliser dans toute la France.

« Les Ponts de Loire » de Nevers

A Nevers, le pont qui traverse actuellement la Loire, commencé en 1770 et achevé en 1832 seulement, est l'un de ces remarquables ouvrages, construits par les ingénieurs de la fin du XVIII^e siècle. Mais, ce pont qui depuis un siècle et demi permet de passer d'une rive à l'autre, en toute sécurité et toute tranquillité, ne doit pas faire oublier l'épreuve que représentait autrefois la traversée.



Avant les grands travaux de la fin du XVIII^e siècle, le lit de la Loire s'étalait sur 580 m, au lieu de 350 aujourd'hui. Le fleuve comprenait alors trois bras séparés par des îles et traversés chacun par un pont. Ce n'était donc pas un pont mais trois qu'il fallait emprunter, d'où l'expression consacrée « les ponts de Loire », utilisée bien longtemps après la construction du pont unique actuel.

Depuis la ville de Nevers, le premier pont, appelé « le grand pont » qui joignait l'Ile aux bœufs, était défendu à chaque extrémité par une porte flanquée de deux tours. A la suite, le deuxième pont, ou pont Notre-Dame atteignait, en période de basses eaux, la rive opposée au lieu dit des chaumes de Loire. Mais cette zone qui correspondait à un bras mort du fleuve, était la plupart du temps inondée. Aussi, dès 1483, un troisième pont, le pont de l'official fut édifié pour permettre de rejoindre la terre ferme de façon plus sûre que le bateau qui assurait jusqu'alors la liaison dans cette partie semi-inondée du fleuve.

Dans ces conditions, traverser la Loire comportait bien des risques contre lesquels il convenait de se protéger en remettant son âme à Dieu. C'est ainsi qu'aux Chaumes de Loire, entre le deuxième et le troisième pont (vers l'actuel camping) avait été édifiés un oratoire, puis une chapelle dédiée à



1 – A Nevers, la traversée de la Loire, fleuve sauvage, était une étape périlleuse du pèlerinage avant la construction de ce pont (1770-1832)

3 – Saint Jacques apôtre, fragment d'un vitrail (musée municipal, Varzy)

la Vierge. Chargée de veiller à la protection des personnes qui traversaient, elle était nommée « la Vierge à la colombe » ou encore « Notre dame du bout du pont ». Sa statue est aujourd'hui conservée dans l'église Saint-Etienne de Nevers.

Pour les pèlerins, la protection était renforcée par la présence de l'autre côté du pont, face à la chapelle, de « la croix des pèlerins ». Erigée par d'anciens pèlerins de Saint-Jacques – les membres de la confrérie de Saint-Jacques de Nevers – elle jalonnait un passage difficile du pèlerinage et rappelait, peut-être aussi, la disparition de pèlerins emportés par les eaux de la Loire. En 1727, le 25 juillet, jour de la Saint-Jacques, la croix fut remplacée par les confrères et bénite par le curé de Saint-Didier. Enlevée à la Révolution, cette croix des pèlerins a été rétablie au début du XIX^e siècle, mais en un tout autre endroit, à l'intersection des actuelles rue P. Vaillant-Couturier et avenue Colbert où elle se trouve toujours.

Malgré ces transformations, ce site avec son pont du XVIII^e siècle et l'aspect encore sauvage de la Loire, reste néanmoins l'un des plus pittoresques de Nevers.

Le passage à La Charité

Le passage par la Charité, situé sur la route de Vézelay, était pour bien des pèlerins une étape obligée en raison de



la réputation de son célèbre prieuré. Fondé en 1059, en un lieu alors nommé Seyr, à la suite de la donation par l'évêque d'Auxerre, à l'abbaye de Cluny d'une église dédiée à Notre-Dame, ce prieuré prit très rapidement le

nom chrétien de la Charité, l'aumône aux pauvres et aux passants, une des vertus fondamentales et dont les moines se firent très vite les champions.

En 1107, la Charité-sur-Loire, qui n'était pourtant pas le plus ancien monastère de l'ordre, reçut le titre prestigieux de « fille aînée de Cluny », reconnaissance de sa prospérité et de sa fidélité.

La chronique du prieuré, rédigée au XVII^e siècle, raconte même qu'en 1207, « le comte de Alba Mara, faisant le voyage de Saint-Jacques, passa à La Charité où il fut très bien reçu par les religieux, comme il le témoigne par sa charte appelant ce monastère véritablement « La Charité » de nom et d'effets et en reconnaissance de la bonne réception qu'on lui fit, il donna trente sols de rente, payables chaque an... »

Le prieuré fit donc la prospérité de la ville qui se développa considérablement, si bien qu'au XIII^e siècle, deux nouvelles paroisses vont être créées, dont une située au sud sur la colline, fut placée sous le vocable de Saint-Jacques. De cette église qui dominait la ville, il ne reste aujourd'hui plus rien.

Le lien avec le pèlerinage de Saint-Jacques s'exprime encore par la présence à La Charité, du XIV^e au XVIII^e siècle, d'une confrérie d'anciens pèlerins qui le jour de la Saint-Jacques, le 25 juillet, se rendaient en procession à travers la ville.

La traversée de la Loire, moins dangereuse qu'à Nevers car le fleuve y était plus étroit, était assurée dès 1520 par un pont de pierres de 10 arches, toujours en place. Aussi, si vous passez de Bourgogne en Berry, et inversement, vous ne manquerez pas de vous arrêter pour admirer le panorama de La Charité avec son vieux pont et son église priorale.

2 – La Charité-sur-Loire : le vieux pont construit en 1520 et la célèbre église priorale, « fille aînée de Cluny »

La dévotion à Saint Jacques

Le développement du pèlerinage popularise l'image et le culte de saint-Jacques dont il est bon d'obtenir la protection. Un nombre important d'églises et de chapelles est placé sous son patronage. Des peintures murales, des statues ou des vitraux lui sont consacrés et saint Jacques y apparaît sous différents aspects caractéristiques des épisodes de sa vie ou de sa légende. Ce sont autant de traces encore visibles aujourd'hui.

Saint Jacques apôtre

Saint Jacques apôtre est la représentation la plus ancienne : le saint, figuré le plus souvent sous les traits d'un homme d'âge moyen, est alors revêtu d'une longue tunique tombant jusqu'aux pieds et retenue par une cordelière, un rouleau ou un livre dans la main pour indiquer la mission de prédication des apôtres. Par la suite, d'autres attributs lui sont parfois ajoutés : le glaive, emblème de son martyre, puis le bourdon ou le chapeau timbré de la coquille, des signes relatifs au pèlerinage.

A la cathédrale d'Auxerre on retrouve ce type d'iconographie avec le vitrail de la grande baie du déambulatoire sud, exécuté à la demande de l'évêque Jacques Amyot, qui représente saint Jacques apôtre, assis au pied du Christ en croix.

Saint Jacques pèlerin

Avec le développement du pèlerinage, saint Jacques, est de plus en plus souvent représenté en pèlerin le bâton ou le bourdon, la besace ou panetière, généralement portée en bandoulière, une gourde ou calebasse accrochée au bâton, un chapeau à large bord et enfin, emblème

fondamental des pèlerins de Saint-Jacques, la coquille, fixée selon les cas sur le chapeau, le manteau ou la besace. L'habit a varié selon les époques. Au XIV^e siècle, la tunique de l'apôtre est recouverte par la tunique du pèlerin ou surcot, sorte de pèlerine à courtes manches, fendue devant ou sur les côtés et qui descend jusqu'aux mollets. Puis au XVI^e siècle, par dessus la tunique qui devient de plus en plus courte et sous laquelle apparaissent maintenant des chausses, le pèlerin porte un manteau ouvert devant, qui descend le plus souvent jusqu'aux genoux, pourvu parfois d'un mantelet ou collet qui couvre les épaules. A la fin du Moyen Age, les pèlerins qui ont pris l'habitude de porter de plus en plus de signes distinctifs, multiplient le nombre des coquilles et des bourdons en miniature.



Parfois les signes distinctifs du pèlerin sont associés à ceux de l'apôtre, le livre et les pieds nus. Ce type de représentation s'observe particulièrement pendant la Contre-Réforme et la période baroque. On trouve alors le saint représenté pieds nus, vêtu de la longue tunique, portant le livre, mais conservant le chapeau, le bourdon et la coquille du pèlerin.



Sur un des piliers du déambulatoire de l'église de Saint-Florentin, vous verrez une statue de saint Jacques en pierre, du XVI^e siècle, de l'école champenoise. Il s'agit d'un Saint-Jacques pèlerin qui, en plus des insignes traditionnels, porte un chapelet, ce qui est alors une nouveauté. A ses pieds, un minuscule pèlerin, peut-être le donateur. La tunique jusqu'aux genoux et le manteau ouvert devant sont les vêtements du pèlerin de cette époque. La gourde ou laalebasse, faite avec une courge évidée, est accrochée à sa ceinture. De sa besace dépasse une écuelle. Sur le chapeau sont accrochés la coquille et de petits bourdons entrecroisés.

L'église de Neuvy-Sautour conserve une statue de pierre polychrome du XVII^e siècle, où saint Jacques quoiqu'en habit de pèlerin évoque également son rôle d'apôtre. Il n'a ni gourde ni écuelle et tient à deux mains le livre dont il semble faire lecture au petit clerc agenouillé à ses pieds devant un pupitre. Ce dernier a entre les mains un phylactère, sorte de petite banderole, aux inscriptions devenues illisibles avec le temps. On remarque le déhanchement, propre à la sculpture de cette époque, ce qui donne une attitude moins figée que dans les représentations des siècles précédents.

Cette brochure n'est pas un inventaire exhaustif de toutes les évocations du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle en Bourgogne. Elle vous donne toutes les clés pour mieux comprendre ce qu'était ce pèlerinage et découvrir vous-même, tel un jeu de piste, tous les indices : les croix, les chemins, les statues, les vitraux et peintures, les églises et les chapelles...

Le pèlerinage et le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle en Bourgogne ont fait l'objet en 1993, à l'initiative du Conseil régional de Bourgogne et de l'Association Gallia Nostra-Bourgogne, d'une étude approfondie, réalisée par Florence COLLETTE, auteur de cette brochure.

POUR PREPARER UN PELERINAGE :

Un certain nombre de guides pratiques, à l'usage des pèlerins à pied, à vélo ou en voiture, sont parus ces dernières années. La liste complète en serait trop longue, mais citons cependant, celui de l'abbé Bernès et les topo-guides correspondant au chemin de grande randonnée 65 (GR 65), qui du Puy à Roncevaux est entièrement balisé. La plupart de ces guides se trouvent dans les librairies spécialisées. Renseignements par correspondance : Société des amis de Saint-Jacques, 8 rue Canettes 75006 PARIS

POUR EN SAVOIR PLUS :

- ✓ *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, transcription et traduction du texte latin par Jeanne Vieillard, éd. Vrin, Paris
- ✓ Barret et Gurgand, *Priez pour nous à Compostelle*, coll. Livre de Poche, Paris
- ✓ *Galice romane et Saint-Jacques de Compostelle*, Zodiaque, coll. La nuit des temps
- ✓ R. de La Coste-Messelière, *Sur les chemins de Saint-Jacques* éd. Perrin, 1993
- ✓ *La quête du sacré, Saint-Jacques de Compostelle*, ouvrage collectif, éd. Brépols, 1985
- ✓ R. Ousel, *Pèlerins du Moyen-Age*, éd. Fayard, 1978
- ✓ Y. Bottineau, *Les chemins de Saint-Jacques*, Arthaud, 1983
- ✓ *Compostelle*, revue de la Société des Amis de Saint-Jacques et du C.E.E.C.

Cette brochure a été réalisée par le Comité Régional du Tourisme avec le concours de l'Etat (D.R.A.C.), du Conseil Régional de Bourgogne et de l'Association Européenne de Coopération inter-régionale « Les Chemins de Saint-Jacques ».

Nos remerciements à François BAZIN, Président du Conseil Régional de Bourgogne, M. Patrick ARNOULD, Madame de MONJOUR et à toutes les personnes qui ont contribué par leurs observations et suggestions à la rédaction de cette brochure.

Textes : Florence COLLETTE

Photos : F. Collette, Office de Tourisme espagnol, Yonne & Tourisme, Chastel & Courtois, Spiegelhalter, Quintana, Doire, Saône-et-Loire Promotion, © D.R.A.C. Bourgogne, Inventaire général/SPADEM cl : P. Garrigue, J.L. Duthu, M. Thierry.

Couverture : Vézelay (photo : Spiegelhalter)